Bretagne 14-18

Association de recherches et d'études historiques sur la vie des Bretons dans la Grande Guerre

Automne 2000

Bulletin n°15
SSN : 1240-5396



Le ravitaillement en eau de troupes allemandes en 1914 (ASPERA, Geschichte des Krieges, 1914-1915, Vol. 1)

Sommaire

Editorial
René RICHARD 2

Recherche
☞ *A la recherche du docteur Louis Rigolot-Simonnot* (R RICHARD, M. HOUYOUX, H. PLOTE) 3
☞ *La soif du marcheur : une lacune dans l'organisation allemande* (Hermann PLOTE) 5
☞ *Le livre d'or : une initiative à encourager* (Gabriel LE MER) 8

Lire, voir, écouter
☞ *Bibliographie, CD* 9
☞ *Coup de projecteur : l'œuvre de Jean-Jacques BECKER* 10
☞ *Le point sur la recherche : la revanche, un mythe ?* (Ronan RICHARD à propos d'un article de Bertrand JOLY) 11

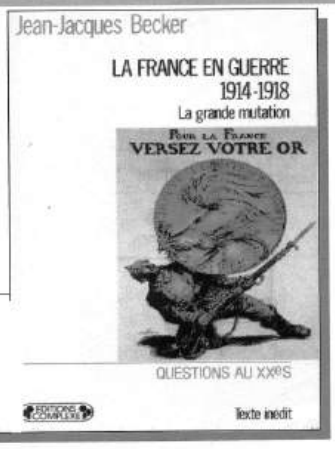
La soif du marcheur
une lacune dans l'organisation allemande ?

A la recherche du docteur Rigollot-Simonnot

Les Livres d'or
une initiative à encourager

Jean-Jacques BECKER

Un historien à l'honneur



ÉDITORIAL

Exposé introductif aux travaux de l'Assemblée Générale du 25 novembre 2000

Par René RICHARD

Nous ouvrons aujourd'hui la 4è"° Assemblée Générale de l'Association Bretagne 14-18 depuis l'Assemblée constitutive de 1996. Quatre années, cela passe vite. Surpris du temps parcouru, nous pourrions l'être aussi de l'oeuvre accomplie si nous nous en tenons aux courriers, aux publications, aux bulletins (nous arrivons au numéro 15), aux revues, aux voyages effectués, aux démarches entreprises... Bien sûr, les responsables de l'association pourraient narcissiquement se féliciter de leur bilan. Ce serait à la fois prétentieux, inélégant et dangereux. Prétentieux, car il reste beaucoup à faire et ce que nous avons réalisé représente si peu par rapport à ce que nous pourrions utopiquement désirer entreprendre et obtenir; inélégant, car les responsables d'une vraie association ne sont rien sans leurs adhérents et ce sont ceux-ci qui, par leurs suggestions, remarques, apports et aides, aiguillonnent parfois les responsables, dynamisent le travail de l'association et enrichissent son capital documentaire; dangereux enfin car, lorsqu'on commence à se complaire d'une oeuvre, c'est qu'on la pense terminée et qu'on risque de plonger dans une apathie satisfaite, béate et improductive.

Nous nous permettrons cependant de retirer une satisfaction du passé de l'association en soulignant la sérénité de son fonctionnement. Nous travaillons ensemble sans trop de problèmes et, pour un président, c'est très confortable. Ce fonctionnement tranquille (ce qui ne veut pas dire paresseux) est lié, à mon avis, à quatre causes, sans ordre d'importance.

D'abord, la qualité des membres de l'équipe qui m'entoure. Si, dans ce préalable et dans le rapport d'activité, je ne dis pas trop "je" mais "nous", c'est parce que j'associe à tout ce travail les membres qui ont régulièrement participé aux travaux du C.A.. Les séances du C.A. (3 depuis la dernière A. G.) sont toujours détendues et riches d'échanges et nous savons, Gabriel et moi, pouvoir compter sur les conseils et les aides de ces fidèles administrateurs. Je tiens à les remercier ici publiquement.

Deuxième cause, notre souci d'indépendance : nous nous refusons à toute subvention ou inféodation; ceci nous procure une grande liberté d'action et d'expression en nous libérant de toute tutelle ou pression.

Ensuite, je mettrai en avant la conscience que la plupart de nos adhérents ont qu'une association de recherche historique n'est pas faite d'individualités qui attendent qu'on leur apporte des informations et des aides mais qu'elle est une affaire de coopération, d'appuis et de services mutuels. Il est certain que tous les adhérents ne peuvent adresser des informations, indiquer des pistes de recherche, relever des sources documentaires; mais il est tout aussi certain que rester dans son coin pour engranger jalousement son capital de connaissances ne peut aider aucune association de recherche historique à fonctionner.
.

Dernière cause à ce fonctionnement serein, le fait que les membres de cette association ont vraiment adhéré au principe que l'histoire ne peut être crédible que si elle est authentique et qu'elle ne peut être authentique que si elle prend en compte tous les aspects de la réalité qu'elle ambitionne de décrire et d'analyser, même les plus ordinaires ou les plus troubles; ce qui suppose une grande ouverture d'esprit, une grande tolérance et, pourquoi refuser le terme, une grande honnêteté intellectuelle, et nous savons que nos adhérents n'en manquent pas. Cela n'exclut pas le débat, et les participants aux voyages associatifs peuvent témoigner que nous ne sommes jamais à court de sujets, mais le débat ne peut qu'apporter des enrichissements quand on sait que son interlocuteur se base sur des sources sérieuses et authentifiables . La Grande Guerre n'a pas manqué de générer son lot de polémiques. Notre rôle n'est pas de les alimenter, de juger les personnes ou de refaire les événements; il est de participer, à nos modestes niveaux, à construire au mieux l'histoire de ces quatre terribles années en recueillant, en valorisant et en exploitant des bribes de mémoire (écrite, orale, imagée), en analysant et en mettant en relation des miettes de patrimoine pour nous aider à mieux comprendre les attitudes des acteurs du drame et les faits où ils furent impliqués. Ce travail est à mener sans autres intérêts que ceux de la sauvegarde de sources et d'enrichissement d'un capital historique. Ce travail est à poursuivre dans une véritable association de per-sonnes décidées à coopérer, mais aussi en collaboration avec d'autres associations ou centres documentaires, en France ou à l'étranger.

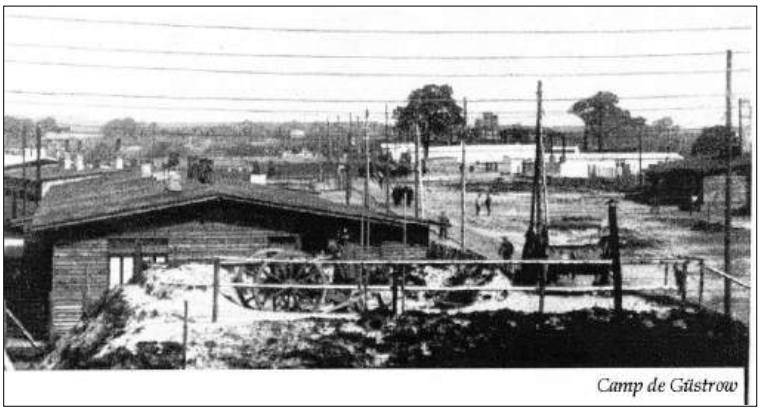
Etudes sur la Bretagne et les Bretons ou données venant d'autres régions de France ou de l'étranger, enquêtes familiales ou recherches plus générales, témoignages du front ou informations sur l'arrière, tout nous intéresse car cette tragédie fut à la fois individuelle, régionale, nationale et mondiale; elle fut infiniment complexe et aucun de ses aspects, militaire, économique, politique, sociologique, psychologique ne peut être pris en compte en l'excluant des autres. Nous restons Bretagne 14-18 et nous sommes à l'affût de tout ce qui fit l'histoire de la Bretagne et des Bretons pendant ce draine européen et planétaire mais notre intention n'est nullement, pour l'édifier, de nous replier sur "le réduit breton" car l'histoire de la Bretagne et des Bretons pendant cette période ne peut se comprendre qu'en la reliant à l'histoire de la France d'alors, de ses alliés, des pays dits "ennemis" et du conflit en général."

RECHERCHES

À la recherche du Docteur Louis Rigollot-Simonnot

par M. HOUYOUX, H. PLOTE et R.RICHARD

À la fin du mois de février 2000, je reçus une lettre de Marcel Houyoux qui sollicitait notre aide dans une recherche qu'il lançait sur un médecin français. De celui-ci, dont il venait de découvrir la trace dans les archives de l'établissement scolaire de Philippeville où il enseigne l'histoire, il ne connaissait alors que le nom, l'activité avant la guerre (chirurgien à Paris), le fait qu'il se constitua volontairement prisonnier le 25 août 1914 pour rester près de ses blessés; vénéré pour son dévouement par les religieuses de l'institution où était son ambulance et par la population belge, il fut ensuite dirigé vers un camp de prisonniers.
Quelques éléments précieux pour orienter une recherche comme nous les aimons, la recherche d'un de ces millions de jeunes hommes des deux camps, " forçats de guerre" jetés dans une tourmente sanguinaire qu'ils n'avaient pas voulue, pour reprendre les termes de Maurice Genevoix . Recherche que tentent aujourd'hui


Camp de Güstrow

beaucoup de personnes pour que les membres de leur famille qui furent acteurs et souvent victimes de la tragédie ne s'effacent pas dans l'oubli.
Nous fûmes trois à participer à la recherche du docteur Rigollot-Simonnot: Marcel Houyoux, passionné par l'histoire des journées sanglantes d'août 14 dans la vallée de la Sambre, Hermann Plote, dont tous nos adhérents connaissent les compétences de chercheur et d'historien et la grande serviabilité, et moi-même. Grâce à cette collaboration internationale nous avons pu reconstituer les itinéraires de vie et de guerre de ce médecin exemplaire que nous dévoilons aujourd'hui à nos lecteurs.

Louis, Pierre Rigollot-Simonnot est né le 27 novembre 1876 à Bar-sur-Seine. Il était le fils unique d'Auguste Rigollot-Simonnot, commissaire-priseur, et de Marie Chrétien. Après ses études secondaires, il s'orienta vers la médecine et plus spécialement vers la chirurgie. Interne, il faillit partir sur le navire océanographique Princesse Alice mais ses parents refusèrent qu'il prit ce risque. Il se résigna. Il obtint son doctorat de médecine à la faculté de Paris le 22 janvier 1908. Il fut d'abord chirurgien-assistant à l'hôpital Saint-Joseph de Paris avant de devenir chef de service dans un nouveau pavillon de cet hôpital.
La guerre le surprend à Paris. Il habite alors au 98, rue du Cherche-Midi. Il est célibataire. Il rejoint Rennes où il est mobilisé. Il va exercer dans l'ambulance divisionnaire n° 9 du 10ème Corps d'Armée (ambulance 9110). Elle est dirigée par le médecin-chef (médecin-major) Perdrizet. Louis Rigollot-Simonnot est médecin aide-major de 2eme classe. L'ambulance s'installe le 23 août 1914 dans les murs du pensionnat des Soeurs de Notre-Dame de Philippe-ville. Elle reçoit des blessés pendant toute la nuit du 23 au 24 août. Le 24 août, le médecin-chef reçoit l'ordre du médecin-inspecteur Follenfant de replier l'ambulance en laissant sur place les grands blessés sous la garde du médecin aide-major le plus jeune en grade et de 2 infirmiers. L'aide-major le plus jeune en grade est le docteur Olivier. Son collègue Rigollot-Simonnot propose de prendre sa place avec cet argument: " Pars, c'est à moi de rester, je suis célibataire. Tu as femme et enfants". (Dans un courrier à une religieuse de son service, elle-même prisonnière à Ham, il donnera avec humour une autre raison à sa

décision:
"C'est pour expier mes péchés de vieux garçon..."). Le médecin-major accepte cette transaction dont il fera part par écrit à sa hiérarchie en sollicitant une citation pour son adjoint. Celui-ci fut effectivement cité, plus tard, à l'ordre...du régiment.
Resté à Philippeville après le retrait des troupes françaises, Louis Rigollot-Simonnot soigne ses blessés avec ses infirmiers et les religieuses. Le 25 août, à 7 heures du matin, les Allemands investissent la ville et font prisonniers le médecin, les infirmiers et les blessés qui sont consignés à l'ambulance. Le 30 août, une ambulance allemande s'installe près de l'ambulance française que doit quitter son chirurgien, avec défense absolue de s'éloigner de la ville. Il est recueilli par le bourgmestre.
L'ambulance allemande ne reste que 8 jours à Philippe-ville, après quoi le docteur Rigollot-Simonnot revient travailler dans ce lieu de soins où il retrouve ses blessés français et des blessés allemands. Il y assiste un médecin allemand. Il doit oeuvrer dans un grand dé-nuement mais est aidé par la population belge, en particulier par Mrs Pirson et Scheepers. Grâce à cette aide, le "docteur français" (nom donné par les Belges à Louis Rigollot-Simonnot et qui lui restera localement) parvient à soigner ses blessés, allemands et français. A Mr Pirson il dira:" Un blessé, dans son lit, est un mal-heureux qui souffre, il a droit à mes soins; un homme n'est allemand que lorsqu'il a un casque à pointe". Dans les Annales des religieuses de l'Institut de Philippeville on relève ces quelques annotations : " 28 août 14: ...notre bon médecin-major français qui s'est exposé en s'offrant au commandant allemand pour soigner de son mieux tous les blessés, se dévoue pour tous, Français, Belges et Allemands, avec une bonté toute paternelle...-3 septembre 14: ...Quel bonheur ! Notre ambulance allemande va nous quitter ! Notre bon major français va nous revenir pour assister le médecin allemand qui restera..- 20 décembre 14...pendant la messe, une caravane d'Allemands réclame nos blessés pour les conduire à Cerfontaine puis à Namur. Notre bon major se préparait justement à faire une opération sérieuse au pauvre Moïse, que l'on croyait perdu et qu'on espère sauver. Vers 2 heures eut lieu l'opération de Moïse, grâce au talent chirurgical de notre médecin français...". Dans un éloge prononcé après la guerre, le docteur Huguier précisa: "Sa politesse, son aménité, son dévouement, son désintéressement quand il était appelé à donner des soins aux civils belges de la région dépourvue de tout médecin lui avaient valu la sympathie et le respect de la population".
Moïse Kapoun, tirailleur algérien du 3' R.M.T.A, dont l'opération est évoquée ci-dessus (et qui décéda à l'hôpital de Florennes fin janvier 15), fut le dernier blessé soigné par le docteur Rigollot-Simonnot en Belgique. En principe, celui-ci aurait dû être évacué vers la Suisse et, fort de cette certitude, il refusa de s'évader vers la Hollande comme le lui proposèrent des amis belges. "Notre bon major français et son aide-infirmier ont quitté Philippeville ce midi pour aller à Namur recevoir leur passeport pour leur chère Patrie ou leur détention dans cette ville en faveur des blessés allemands qui s'y trouvent" note le 24 décembre 1914 la supérieure de l'Institution. En fait, les textes des conventions internationales étant souvent bafoués par les deux adversaires, il fut dirigé au début janvier vers le camp de prisonniers de Güstrow, au nord de Berlin. Y étaient alors concentrés environ 12 000 soldats et 4 000 civils, répartis par groupes de 800 sous de grandes tentes non chauffées en ce début d'hiver ("On fait usage des tentes dans la hâte des premiers besoins. C'est désagréable, quand cela coïncide avec l'hiver, la toile des tentes laissant passer sans contrôle la pluie, la neige et le froid" écrira Jean Trarieux qui fut détenu à Güstrow à cette époque). Les prisonniers devaient coucher côte-à-côte, en rangs serrés, d'où une propagation de maladies comme le redoutable typhus. Selon certains témoins, l'eau était alors sale, d'où des dysenteries, et la nourriture était mauvaise et insuffisante. Le docteur Rigollot-Simonnot se dépensa pour soigner les prisonniers, entraînant des collègues plus réticents :
Au milieu de tant de misères, notre devoir n'est plus de nous réclamer de nos droits mais de travailler". Le camp va peu à peu s'organiser avec la construction de baraques. Les médecins ont de meilleures conditions de travail, même si elles demeurent précaires.
Louis Rigollot-Simonnot apprend dans ce camp la mort de son père, très choqué par la disparition et l'emprisonnement de son fils unique (la mère était décédée avant la guerre). Celui-ci sombre alors dans une dépression que ses camarades l'aideront à surmonter. Lors d'une visite de délégués de l'ambassade d'Espagne et d'un délégué suisse, il parvient, avec trois autres médecins, à leur exposer les conditions de vie dans le camp. Dans le rapport du délégué de la Croix-Rouge Internationale que nous avons pu consulter, il est noté que les médecins français ne se sont pas plaints de châtiments corporels mais de l'insuffisance de nourriture. L'initiative de ces médecins sera condamnée par les autorités du camp qui les disperseront vers d'autres lieux de détention. Pour Louis Rigollot-Simonnot, ce sera Langensalza, au nord-ouest d'Erfurt. Il se réjouit d'être plus près de la France et de trouver un camp dont on lui a dit qu'il était plus humain et confortable que Güstrow. Il arrive en fait, le 3 avril 1915, dans un camp ravagé par le typhus. Des médecins alliés s'y dépensent mais 15 ont déjà contracté la maladie, 4 médecins russes sont morts et un médecin français agonise. Parmi les médecins allemands du camp, le docteur Rheberg est cité en exemple dans les témoignages. Louis Rigollot-Simonnot observe d'abord la situation, car il est surtout chirurgien, puis il s'implique. Il contracte la maladie et meurt le 5 mai 1915, au camp N° 5 de Langensalza, 3 heures du matin à l'âge de 38 ans.
Peu de temps auparavant, lors de la dépression où il tomba à l'annonce du décès de son père, il avait rédigé

un testament moral où il se résignait à mourir selon "la volonté de Dieu" et "à rejoindre ses chers parents"; il y émettait aussi le voeu que son "corps soit rapporté à Bar et enterré " auprès de sa mère et de son père. Cette volonté ne sera pas respectée: le corps du docteur Rigollot-Simonnot sera enterré au cimetière I de Langensalza, tombe 719. Un acte de décès fut rédigé à Langensalza (N° 817) et retranscrit le 29 juin 1916 à la mairie de Bar/Seine. Il n'y avait pas eu de transfert de corps vers la France enregistré immédiatement après la guerre et Louis Rigollot-Simonnot, s'il avait conservé beaucoup d'amis, n'avait plus de famille directe. Il n'y a plus de cimetière de prisonniers à Langensalza. Les morts français du camp auraient été exhumés au début des années 20, mais nous ignorons en ce moment où leurs dépouilles furent transférées. (Le 23 février
1917, les délégués du gouvernement espagnols notent dans leur rapport qu'il y a alors 22 146 prisonniers, dont 10 418 français et 8 algériens, dans ce camp qui a acquis " une fâcheuse réputation, par le nombre considérable de victimes, lors de l'épidémie de typhus exanthématique de 1915".



Camp de Lagensalza. Médecins russes et français. 1915. Le docteur Rigollot-Simonnot est-il dans ce groupe ?

Un dossier fut constitué par les amis de Louis Rigollot-Simonnot pour que, à partir de nombreux témoignages et attestations, son dévouement et son abnégation fussent reconnus et que la Légion d'Honneur lui fut décernée à titre posthume. Ce praticien reçut...la médaille des Epidémies et ne fut cité qu'au début de guerre, à l'ordre du régiment....
Parcours de vie et de guerre méconnus d'un militaire qui sut rester un médecin de devoir. Parcours exemplaire certes mais sans doute pas exceptionnel dans les deux camps. Nous sommes maintenant lancés, avec Mr Plote, à la recherche du docteur Cari Preusser, jeune praticien allemand, qui mourut en octobre 1914, lui aussi victime de son devoir de soignant.
(Sources: Annales de la Congrégation des Soeurs de Notre-Dame; dossier d'officier de Louis Rigollot-Simonnot-S.H.A.T.-n° 110 087; Livre d'Or des médecins morts pour la Patrie (1914-1918) déposé au Centre de documentation du Musée du Service de Santé des Armées du Val-de-Grâce; informations recueillies en Allemagne; Le Livre des jours monotones de Jean Trarieux, Emile-Paul Frères ,1915, p.10; Rapports d'enquête - Archives du C.I.C.R. de Genève; Rapports des délégués du gouvernement espagnol sur leurs visites dans les camps de prisonniers français en Allemagne, 1914-1917, Hachette et Cie, 1918, p. 355 à 359.).

Comment apaiser la soif du marcheur ?
Une grave lacune dans l'organisation des armées allemandes en 1914.

par Hermann PLOTE

Autrefois, le nombre de soldats victimes d'épidémies a toujours dépassé largement celui des tués par fait de guerre. Encore au 19ème siècle, la proportion fut de 2,5 morts par maladie pour un tué au combat, pour la grande majorité des conflits armés. Les progrès de la science ont finalement permis, au milieu du 19eme siècle, de désigner l'eau comme principal foyer des trois grands fléaux qui décimèrent les forces armées : la dysenterie, le typhus et le choléra. Jusqu'alors et de tout temps, l'eau impropre à la consommation fut bien plus dangereuse pour le soldat que l'ennemi.

Un renversement de tendance s'est produit pour les armées allemandes pendant la guerre de 1870: le nombre des morts par maladie (14 904) n'était plus que la moitié des tués (28 278) (1). Mais ce progrès avait été obtenu beaucoup plus par des mises en garde et des réglementations sévères que par des moyens techniques efficaces. Il fallut attendre les expériences des conflits armés du début du 20e siècle (guerre russo-



Citernes d'eau suivant en principe un bataillon de chasseurs à pied. La réalité fut bien différente....(Illustrierte Geschichte des Weltkrieges, 1914)

japonaise, conflits coloniaux allemands...) pour voir se développer certains modèles d'appareils permettant de procurer aux soldats une eau de bonne qualité à partir d'une ressource contaminée ou susceptible de l'être. En Allemagne, le dispositif le plus simple fut le filtre militaire Berkefeld (" facilement transportable dans le havresac...") où l'eau aspirée par une pompe était pressée à travers une membrane retenant à l'extérieur les impuretés. De gros filtres, travaillant sur le même principe et montés sur des voitures, furent actionnés par des motopompes et fournissaient entre 125 et 200 litres par heure. Quant à l'addition de produits chimiques, comme le chlorure, pour tuer les bactéries, elle était encore à ses débuts en 1914. Le procédé d'ozonisation, introduit d'abord dans l'armée japonaise, permit d'obtenir, au prix d'une installation technique compliquée, jusqu'à 800 litres par heure d'eau potable. Quant à la purification par rayons ultraviolets, Le Ministère de Guerre allemand refusa toujours de financer son installation fixe et coûteuse.

Au déclenchement de la Première Guerre Mondiale, les besoins en eau des millions d'hommes pour la première fois ainsi mobilisés furent tels qu'aucune des inventions précitées ne pouvait les satisfaire. On avait beaucoup misé sur des cuisines roulantes pour procurer à cette masse de combattants du café ou du thé à partir d'une eau bouillie et donc devenue consommable. Mais il fallut vite dé-chanter face à l'insuffisance de ces cuisines et à leurs capacités de déplacement limitées dans une guerre de mouvement. Il restait pourtant un atout de taille : l'instruction très poussée des médecins militaires dans le domaine bactériologique en général et de l'hygiène alimentaire en particulier. Mais que purent-ils faire réellement ? Le témoignage du médecin-major Stachow du 75e Régiment d'Infanterie nous donne un aperçu des possibilités des médecins dans ce domaine du contrôle de l'eau:

"Déjà, au départ, on nous avait remis des imprimés faisant état de cas de typhus en Belgique et dans le Nord de la France. J'ai donc profité de l'occasion, dès le premier soir, pour instruire nos soldats sur ce problème et pour examiner les puits dans les localités occupées. Nous nous sommes donné beaucoup de peine dans ce domaine, avons effectué des inspections à chaque arrêt si possible. Mais je ne pense pas que nous ayons pu ainsi nous rendre très utiles pendant notre marche en avant: sous un soleil de plomb et après des trajets très épuisants, nos hommes avaient déjà bu l'eau du puits le plus proche, avant que nous ayons pu contrôler si celle-ci était propre à la consommation ou non" (2).

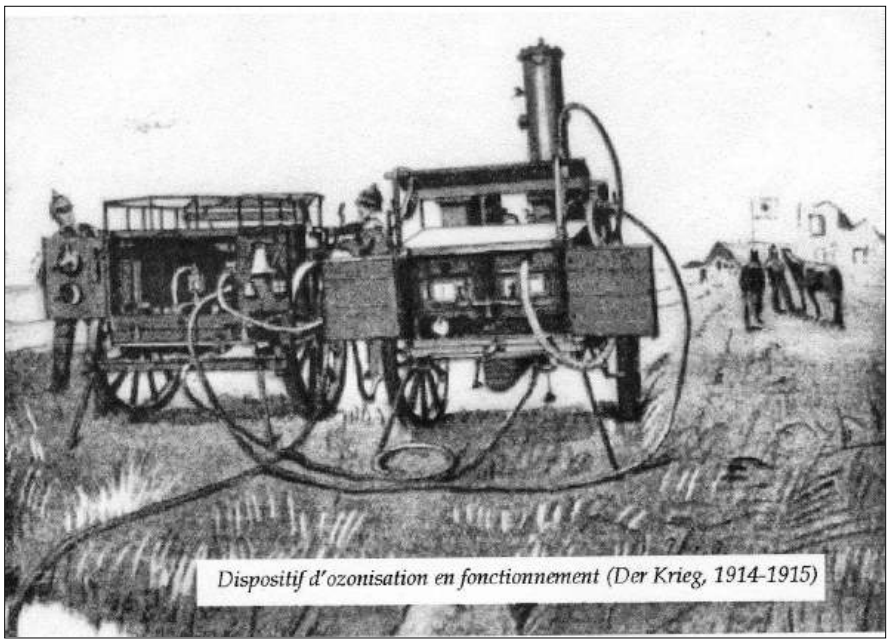
Cependant, on s'est beaucoup moqué, dans les régions occupées, de la peur panique du soldat allemand devant chaque verre d'eau ou d'autre boisson offert. Ce phénomène curieux mérite quelques explications.

Il y eut certes des excès de zèle de la part de certains médecins, notamment dans les régions où la pénurie d'eau fut notoire, lorsqu'ils interdirent l'accès à des puits en s'appuyant sur des critères discutables. Mais, comme le nota le médecin-chef Van den Velden, il fallait à tout prix *" maintenir une bonne aptitude des hommes pour la marche et les préserver des dommages imputables à la consommation incontrôlée d'eau et d'aliments"* (3), ceci, bien entendu, dans le but d'arriver aussi nombreux que possible à la bataille présumée décisive...

Les raisons profondes de la "peur du poison" sont à chercher ailleurs, dans l'état de psychose qui a accompagné la mobilisation et les premiers jours de la guerre. Cela a commencé par l'annonce dans un journal qu'on aurait arrêté à Metz un médecin français *"au moment où il contaminait des sources avec des bacilles de choléra"* (4). Ce n'est que vers la fin d'août 1914 que les journaux consentirent à démentir ce genre de fausse nouvelle. Les *"bruits incontrôlés parvenus à la presse"* de diverses provinces dès le début de l'état de guerre et qui avaient *"fortement inquiété le public"* seraient sans fondement (5)...

Mais le mal était fait, comme en témoigne le Hauptmann Bloem du 12e grenadiers à l'arrivée de son régiment sur la frontière belge le 9 août: *" Les journaux du matin reçus pendant notre voyage parlaient d'horreurs de la guerre des francs-tireurs..., de curés combattant à la tête de leurs corps francs,*

d'attaques perfides contre nos patrouilles et sentinelles qu'on aurait retrouvées les yeux crevés et les oreilles coupées, de puits empoisonnés... Un premier souffle pestiféré de cette guerre encore lointaine nous atteignit...Les racontars de la guerre et les ordres reçus nous avaient rendus prudents : entrer dans les maisons seulement avec le fusil chargé et la baïonnette au canon I faire boire d'abord les habitants aux puits !.". Quelques jours plus tard Bloem fut accueilli au cantonnement par un prêtre belge qui lui tendit un verre de vin en guise de bienvenue. Lorsque son ordonnance lui souffla: *"n'en buvez pas, c'est certainement du poison* !", le prêtre répondit: *"mais, capitaine, je suis chrétien comme vous !*" (6).



Dispositif d'ozonisation en fonctionnement (Der Krieg, 1914-1915)

Comment pouvait-on assurer un minimum d'alimentation en eau pour les unités en marche ? A vrai dire, personne n'y avait songé en temps de paix. Là où c'était permis on envoya des détachements dans les villages avant l'arrivée du gros de la troupe, obligeant les habitants à placer des récipients remplis d'eau sur les trottoirs. Souvent aussi, comme au passage du 165e R.I., *" les gens qui habitaient le long de la rue empruntée avaient placé de leur propre gré des seaux d'eau devant leurs maisons"* (7). Cela pouvait, en effet, ôter certains soucis face à une troupe épuisée, comme l'exprima un officier du 19e Régiment de Réserve :*" Espérons qu'on aura posé des seaux dans la rue car je ne peux arrêter la marche de la compagnie coincée entre deux groupes d'artillerie en mouvement"* (8).

Comme la prétendue dotation des unités en voitures-citernes n'était qu'une information publicitaire pour la presse, bon nombre de régiments tentèrent de placer des fûts d'eau sur des voitures de fortune, le plus souvent des charrettes à bras. Mais cette technique présenta bien des inconvénients, y compris ceux d'un remplissage rapide, si possible sur un point d'eau assez abondant. En effet, la plupart des puits rencontrés à la campagne furent insuffisants pour répondre aux besoins d'une troupe nombreuse : *" Le premier puits auquel nous parvînmes était déjà épuisé et le second fournissait une eau très boueuse, suite à une consommation trop intense et à la négligence des hommes qui posaient le seau au sol avant de le redescendre couvert de boue. Les artilleurs avaient la fâcheuse habitude de décrocher les seaux et de les emporter pour leurs chevaux " (9).* Avec un minimum de prévoyance, on aurait pu doter les unités d'un matériel de puisage simple mais adéquat, comprenant un service de récipients, de cordes ou de chaînes et de citernes. Cela aurait aussi évité bon nombre de mésaventures comme celle vécue par le 3e Régiment de la Garde *: " A la vue de notre corvée d'eau approchant de son point d'eau, le vieux Belge balança le seau et la chaîne au fond du puits, empêchant ainsi nos hommes de s'approvisionner. Il fut arrêté " (10).*

Mais qui avait vécu de tels problèmes pendant les grandes manoeuvres de l'avant-guerre où des jeunes filles tendaient dans l'allégresse des chopes de bière aux guerriers?...Ce manque de prévoyance pourtant élémentaire a eu des conséquences très graves : la pénurie d'eau autant que la peur d'un empoisonnement ont grandement favorisé la consommation démesurée d'alcool, de fruits verts et de produits de la terre loin d'être mûrs, provoquant rapidement d'autres problèmes de santé auxquels on n'était pas mieux préparé.

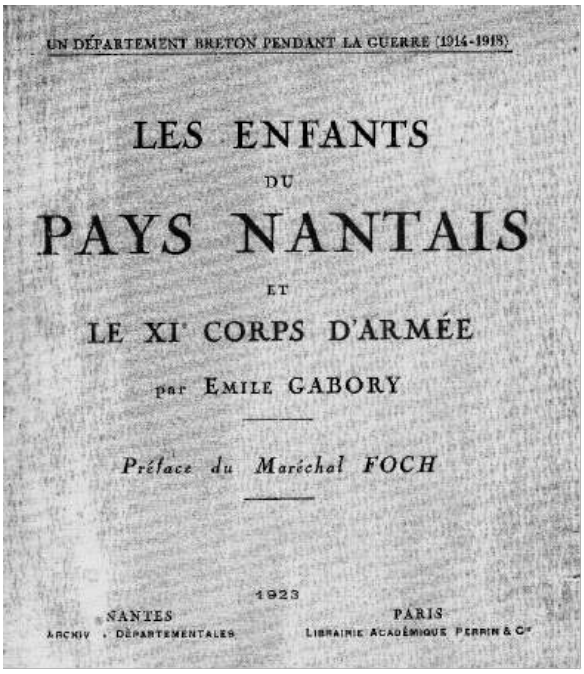
Notes et sources :

1)-Chiffres présentés par W. HOFFMANN, Die deutschen Arzte im Weltkrieg, 1920, p. 229.
2)-C.STACHOW, Als Regimentsarzt in Belgien und Frankreiche 1914 in Kameradschlafsbund der 75er, 5e année, n°2, février 1930, p. 22.
3)-Prof. R. VAN DEN VELDEN, Anmarsch in Vor 20 Jahren, DeutschesArzttum im Weltkrieg, 1935, p.22.
4)-K.KAUTSKY, Comment s'est déroulée la Guerre Mondiale, 1923, p. 198.
5)-Kolnische Volkzeitung, 27 août 1914.
6)-W.BLOEM, Vormarch, 1916, p. 64.
7)-H.LAHRISCH, lm Siegessturm von Lüttich an die Marne, 1916, p. 80.
8)-K.SCHIVIIDT, Mit meiner Feldkompanie bis an die Marne, 1915, p. 103.
9)-H.LAHRISCH, op. cité.
10)-E. von LOEBELL, Mit dem 3. Garderegiment zu Fuss, 1920, p. 5.

Le Livre d'Or, une initiative à encourager

par Gabriel Le MER

L'article 3 de la loi du 25 octobre 1919, relative à la glorification des morts pour la France durant la guerre 14-18, prévoyait la rédaction de Livres d'Or communaux appelés à jouer le rôle de "mémoire collective" en souvenir de la grande hécatombe. Des curés ou des instituteurs s'attelèrent parfois à cette tâche.



En ce qui concerne ces premiers Livres d'Or, plusieurs nous sont connus. Cités en exemples, les recueils par Emile GABORY de toutes les listes communales du département de Loire-Inférieure (voir ci-dessus) et, en 1920, le travail de l'abbé FEUDE dans la petite commune de Saint-Etienne-du-Gué-de-L'Isle au sud des Côtes-du-Nord. Ancien combattant, ce prêtre put regrouper les noms des morts et disparus de cette localité et retracer l'itinéraire de combattant de chacun, notant, à partir des documents qui lui étaient confiés (surtout des correspondances), ses impressions de guerre, ses souffrances physiques et morales et décrivant les conditions de sa fin. L'application de ce texte officiel, sous le contrôle d'une commission placée auprès du Ministère des Pensions, fut interrompue, pour ne plus être relancée, à la déclaration de la seconde guerre mondiale.

Cependant, de nos jours, quelques maires, conscients de l'importance du patrimoine historique de leur commune, encouragent et soutiennent des équipes de chercheurs locaux qui prennent en charge les recherches et la rédaction de Livres d'Or (gardant l'ancienne appellation).

Ces documents récents se présentent sous différentes formes qui vont de la simple liste des morts de la commune avec le numéro matricule, le lieu et le numéro de sépulture de chaque défunt. D'autres, plus complets, reproduisent des lettres de soldats, des extraits de carnets, des recueils de citations...(citons les recherches effectuées en 2000 pour l'exposition de St-Martin-des-Champs ou, en 1998, pour les communes des cantons du Faouët (56) et de Merdrignac (22) ou de la commune de Betton (35) et celles, plus anciennes, réalisées dans les communes de Mégrit (22) ou de Maroué (22)).

Il nous faut signaler ici l'immense travail mené à son terme par le comité de rédaction du Livre d'Or de Plougastel-Daoulas, travail qui a abouti à l'ouvrage Les Chemins de la Mémoire.

En fait, le document constitue la "Mémoire collective" des combattants de la commune Morts pour la France lors des divers conflits du XXème siècle (première et seconde guerres mondiales, guerre d'Indochine de 1945 à 1954, guerre d'Afrique du Nord de 1954 à 1962); sont ajoutés à ces listes celle des civils tués pendant la seconde guerre mondiale.

Durant le premier conflit mondial, Plougastel vit ses fils mobilisés dans l'armée de terre, dans la marine et dans les troupes coloniales. Entre le 25 septembre et le 10 octobre 1915, 15 plougastellois tombèrent en Champagne, 8 dès la première journée de l'offensive, 9 au sein d'unités coloniales.

La guerre sur mer éprouva fortement cette commune maritime:

★ 6 marins disparurent, le 8 mars 1915, à bord du cuirassé Bouvet;

★ 4 disparurent, le 27 avril 1915, lors du torpillage du cuirassé Léon Gambetta;

★ 6 disparurent encore, le 8 février 1916, dans le torpillage du cuirassé Amiral Charner;

★ 5 s'ajoutèrent à cette lugubre liste, le 26 novembre 1916, lors de la disparition du cuirassé Suffi-en;

★ 5 marins firent partie des disparus du cuirassé Danton, torpillé le 19 mars 1917.

La commune de Plougastel perdit 216 de ses jeunes gens dans la grande tourmente:

★ 127 sur terre, 88 en mer, 1 dans l'aviation.

Résultat d'un véritable travail de fourmi, l'ouvrage Les Chemins de la Mémoire est ponctué de commentaires historiques, de lettres et de témoignages de soldats et marins, et illustré de photos. (Ce livre, relié similicuir, peut être commandé auprès du comité de rédaction, 69, rue Jean Corre, 29470, Plougastel-Daoulas, prix-200francs sans le port).

Lire, voir, écouter

Bibliographie

Choix de J.P.Herbert, H. Plote, D.Richard-Maupillier, René Richard, Ronan Richard

🕮 **Alain DENIZOT**, *Douaumont, vérité et légende*, Ed. Perrin, 1998, 167 p., 99 F..
🕮 **J.DUPPLER** et G.P. GROSS, *Kriegsende 1918 Ereignis, Wirkung, Nachwirkung*, E. Oldenbourg Verlag, Miinchen, 1999, 398 p. avec iconographie en couleur, 88 D.M.
🕮 **E.. Jean DUVAL**, *Etapes de la citoyenneté des militaires, 1789-1999*, édit de la Société des écrivains, 139 F. 🕮 **Robert EUVRARD**, *La Croix de Georges,* Ed. de l'Armançon (rue de l'Hôtel de Ville, 21 390, Précy-sous-Thil), 1998, 111 p., 88 F..
🕮 **Henri FRIGOUL**, *Jean, territorial 126ème RI T., 1914-1918*, Ed. des Ecrivains, 1998, 241 p., 139 F..
🕮 **Robert GRAVES**, *Adieu à tout cela,* Edit de L'Harmattan, Paris, 1999, 471 p., 149 F. (autobiographie du célèbre poète anglais qui fut porté mort au front avant de réapparaître, blessé. Excellent témoignage sur le fonctionnement et les traditions de l'année anglaise).
🕮 **Pierre GRISON**, *La Grande Guerre d'un lieutenant d'artillerie*, L'Harmattan, 1999, 294 p.
🕮 **Monique HUSS**, *Histoires de familles 1914-1918*, Ed. Noésis, Péronne, 2000, 230 F.
🕮 *La première guerre mondiale* (album photos), édit. Nov'émit, 157 F.
🕮 **Jean-Marc LOUBIER**, *Mata Hari: mythomane fantasque*, édit. Acropole.
🕮 **Fernand LUGAND**, *Carnets de guerre d'un "poilu" savoyard*, La Fontaine de Siloé, Montmélian, 2000, 99 F.. 🕮 **Pierre MIQUEL**, *Les poilus,* édit. Terres Humaines, 2000.
🕮 **Paul MORAND**, *Journal d'un attaché d'ambassade, 1916-1917,* Gallimard, 448 p., 160 F..
🕮 **Williamson MURRAY**, *Atlas des Guerres-Les guerres aériennes, 1914-1945*, édit. Autrement, 198 F..
🕮 **Olivier RAZAC**, *Histoire politique du barbelé. La prairie, la tranchée, le camp*, Paris, La Fabrique, 2000, 59 🕮 **Maurice RIVES** et **Eric DEROO**, *Les Linh Tîrp, Histoire des militaires indochinois au service de la France, 1859-1960,* Lavauzelle, 1999, 140 p..
🕮 **Jacques SICARD et François VAUVILLIER**, *Les chasseurs d'Afrique,* Histoire et collections (5, avenue de la République, 75541-Paris Cedex 11), 2000, 182 p., 240 F.

Nos adhérents publient :
🕮 **Roger LAOUENAN**, *Les semailles de Guerre*, Coop-Breizh, 2000, 145 francs.

CD



☐ ***Titanic, témoignage des survivants*** *(1915-1999)* - Coffret 2 CD + livret de 88 pages-199 francs avec port- Commander à Frémeaux et associés, 20, rue Robert Giraudineau, 94300, Vincennes (chèque bancaire).
☐ ***La Grande Guerre (1914-1918)*** - Coffret 3 CD + livret de 60 pages-199 francs avec port - Commander à Frémeaux et associés, 20, rue Robert Giraudineau, 94300, Vincennes (chèque bancaire).
☐ ***Paroles de poilus (1914-1918)*** - Coffret 2 CD + livret de 24 pages - Commander à Frémeaux et associés, 20, rue Robert Giraudineau, 94300, Vincennes (chèque bancaire).

Coup de projecteur
L'oeuvre de Jean-Jacques Becker

Le 4 juillet 2000, le professeur Jean-Jacques BECKER a reçu les insignes de chevalier de la Légion d'honneur. Au delà de l'aspect honorifique, l'occasion était toute trouvée pour vous proposer une bibliographie (non exhaustive) de quelques une de ses contributions qui ont marqué l'histoire du premier conflit mondial et, notamment, son orientation vers l'histoire de l'arrière.



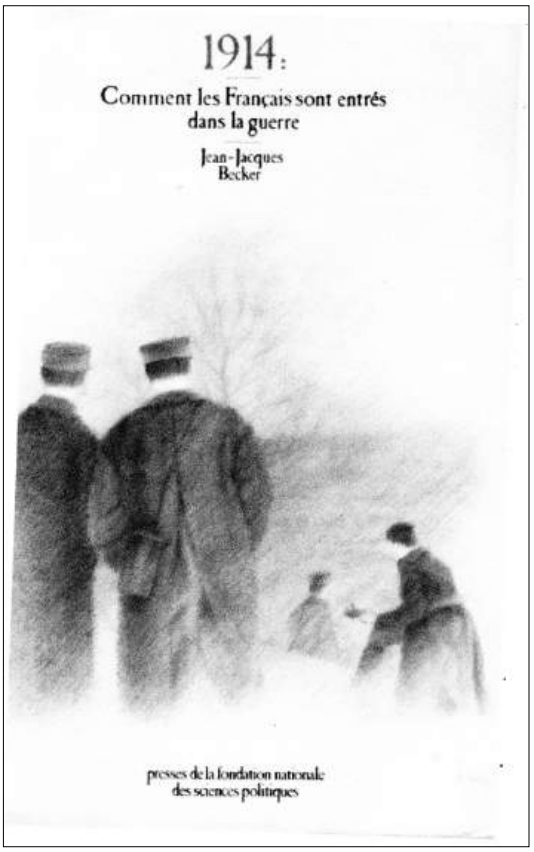
Jean-Jacques BECKER
(Photo, La lettre de Péronne, n°13)

Ouvrages :

Avec **Annie KRIEGEL**, *1914. La guerre et le mouvement ouvrier français*, Paris, Armand Colin, 1964.
Le Carnet B, Paris, Klincksiek, 1973, 226 p.
1914. Comment les Français sont entrés en guerre, Paris, Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques, 1977, 638 p.
Les Français dans la Grande Guerre, Paris, Robert Laffont, 1980, 317 p.
La France en guerre, Bruxelles, Complexe, 1988, 221 p.
Avec **Serge BERSTEIN**, *Victoire et frustrations 1914-1929*, Paris, Le Seuil,
1914, 1990, 344 p.
Avec **Stéphane AUDOIN-ROUZEAU**, *La France, la Nation, la guerre 1850-1920*, Paris, SEDES, 1995, 387 p.
L'Europe dans la Grande Guerre, Paris, Belin, 1996, 319 p.

A co-dirigé deux ouvrages collectifs majeurs :

Les sociétés européennes et la guerre de 14-18 (avec Stéphane AUDOIN-ROUZEAU), Université de Paris X, Nanterre, 1990.
Guerre et cultures, (avec Stéphane AUDOIN-ROUZEAU, Annette BECKER, Gerd KRUMEICH, Jay WINTER), Paris, Armand Colin, 1994.

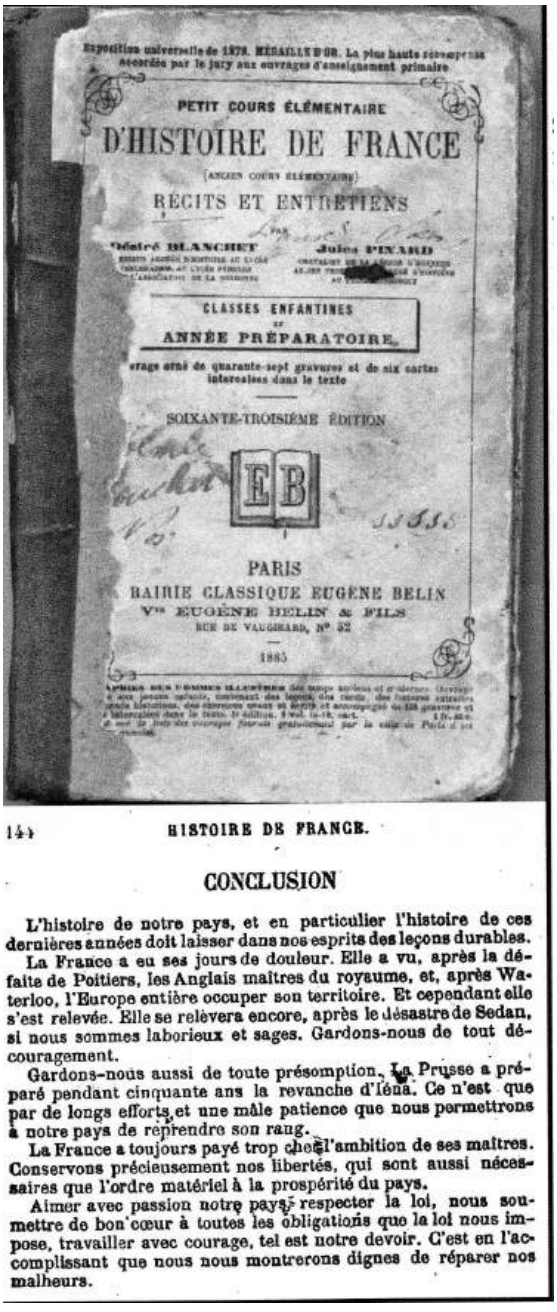


Articles, contributions dans des ouvrages collectifs :

« L'opinion publique française a-t-elle eu une influence sur la politique extérieure de la France lors de la crise de juillet 1914 », dans *Opinion publique et politique extérieure (1870-1915),* Ecole française de Rome, 1981.
« L'Union sacrée. L'exception qui confirme la règle », Vingtième Siècle, n°5, janvier - mars 1985, pp. 111-122.
« Sentiment national et doubles fidélités : l'exemple de la guerre de 1914 », dans *Mélanges Robert Mandrou (Histoire sociale, sensibilités collectives et mentalités),* Paris, P.U.F., 1985.
« Les classes populaires françaises et la guerre de 1914 », *Bulletin du Centre d'Histoire de la France contemporaine*, Nanterre,
n° 7, 1986.
« La genèse de l'Union sacrée », dans *1914, les psychoses de la guerre*, Publications de l'université de Rouen, 1985.
Jean-Jacques BECKER (Photo, La lettre de Péronne, n°13)

L'esprit revanchard, un mythe ?

par Ronan RICHARD



Exposition universelle de 1878. MÉDAILLE D'OR. La plus haute récompense accordée par le jury aux ouvrages d'enseignement primaire

PETIT COURS ÉLÉMENTAIRE

D'HISTOIRE DE FRANCE

(ANCIEN COURS ÉLÉMENTAIRE)

RÉCITS ET ENTRETIENS

Odoré BLANCHET — Jules PINARD

CLASSES ENFANTINES ET ANNÉE PRÉPARATOIRE

ouvrage orné de quarante-sept gravures et de six cartes intercalées dans le texte

SOIXANTE-TROISIÈME ÉDITION

PARIS

LIBRAIRIE CLASSIQUE EUGÈNE BELIN

Vve EUGÈNE BELIN & FILS

RUE DE VAUGIRARD, N° 52

1885

144 HISTOIRE DE FRANCE.

CONCLUSION

L'histoire de notre pays, et en particulier l'histoire de ces dernières années doit laisser dans nos esprits des leçons durables.

La France a eu ses jours de douleur. Elle a vu, après la défaite de Poitiers, les Anglais maîtres du royaume, et, après Waterloo, l'Europe entière occuper son territoire. Et cependant elle s'est relevée. Elle se relèvera encore, après le désastre de Sedan, si nous sommes laborieux et sages. Gardons-nous de tout découragement.

Gardons-nous aussi de toute présomption. La Prusse a préparé pendant cinquante ans la revanche d'Iéna. Ce n'est que par de longs efforts et une mâle patience que nous permettrons à notre pays de reprendre son rang.

La France a toujours payé trop cher l'ambition de ses maîtres. Conservons précieusement nos libertés, qui sont aussi nécessaires que l'ordre matériel à la prospérité du pays.

Aimer avec passion notre pays, respecter la loi, nous soumettre de bon cœur à toutes les obligations que la loi nous impose, travailler avec courage, tel est notre devoir. C'est en l'accomplissant que nous nous montrerons dignes de réparer nos malheurs.

Si le dernier ouvrage de Stéphane AUDOIN-ROUZEAU et Annette BECKER insistait, dans son introduction, sur un lien nouveau à tisser entre cercles scientifiques et milieu associatif, reconnaissons qu'il reste à ce dernier, désormais, à faire en direction du premier un pas décisif, celui de la confrontation avec les avancées de la recherche. Bien des idées reçues y circulent encore qui ont pourtant été dépoussiérées depuis bien longtemps. Bien des affirmations y restent répandues sur des sujets prétendument méconnus et qui ne le sont plus, en réalité, depuis longtemps. La faute à qui ? Sans doute à un manque de connaissances ou d'accessibilité des publications scientifiques sérieuses et à une médiatisation excessive d'ouvrages d'une rigueur et d'une qualité douteuses mais qui font artificiellement date auprès d'un grand public logiquement influencés par les chiffres de ventes en librairie. Nous nous proposons donc humblement de faire le point, ponctuellement, sur des données de la recherche qui renouvellent certains aspects de l'étude de la première guerre ou l'ont renouvelé par le passé, de manière trop confidentielle.

Récemment, dans la Revue d'histoire moderne et contemporaine, **Bertrand JOLY** donnait le coup de grâce à une des ces idées reçues, véritable postulat, indéracinable jusqu'alors, celui de l'esprit de revanche généralisé à la fin du XIXème et au début du XX^{ème} siècle. Certes, l'extrait de manuel ci-contre tendrait à prouver qu'a travers l'école, l'idée de revanche pouvait s'être propagée à toutes les couches de la population. C'est oublier, c'est l'enseignant qui parle, que les manuels ne sont pas les reflets de l'éducation reçue ni des représentations du maître qui en use. Cet article passionnant prolonge un constat déjà établi par Stéphane AUDOIN-ROUZEAU et Jean-Jacques BECKER, ainsi que par Juliette ADAM qui estimait à 1 % maximum les partisans de la revanche en France en 1914. Toutes les sources concordent pour avancer l'idée que, pas plus à droite qu'à gauche, mis à part Déroulède, on ne s'engage réellement sur cette voie. L'opinion publique suit en cela Jaurès : *« Ni guerre, ni renoncement »* en refusant toute idée de guerre de revanche offensive, tout en préparant une possible guerre défensive. *« Puisque l'oubli s'avère aussi inacceptable que la guerre, les Français subliment leurs contradictions et se réfugient dans l'avenir ».* Les propos du président Grévy surprennent même le lecteur convaincu par la thèse d'une revanche ancrée dans les esprits : *« Il faut que (la France) accepte le fait accompli. Il faut qu'elle renonce à l'Alsace (...). Combien de Français songent à Metz et à Strasbourg ? (...) Il n'y a en France que quatre ou cinq individus qui songent à la revanche*. Propos qui rappellent des réflexions quasi similaires du combattant Louis MAIRET. Barrès lui-même était très réservé, prévoyant en cas de *guerre « une raclée encore plus formidable »* qu'en 1870. Les vrais revanchards, ultra minoritaires sont très difficiles à décrire car divers politiquement et socialement. Les Français, foncièrement pacifi tes — les élections de

1914 le prouvent — étaient donc bien loin de ces idées. L'auteur conclut : *« Il n'y eut fait ni rage, ni attente véritable, tout juste une tristesse refoulée, de vagues espérances et un fond de mauvaise conscience mal sublimée sur lequel Déroulède tenta désespérément de jouer : la Revanche, oui, mais plus tard, si possible pacifiquement, et surtout pas maintenant. »*
Contribution convaincante, elle impose définitivement, par l'importance des sources dépouillées, une idée qui a fait son chemin depuis longtemps dans l'historiographie anglo-saxonne. Preuve est faite qu'il est plus que jamais utile de resserrer les liens entre nos associations et les chercheurs sérieux afin, d'une part, d nous ouvrir sur des questions enfin débarrassées des vieux préjugés trop longtemps véhiculés et, d'autre part, de convaincre que, contrairement à ce que l'on dit souvent, on sait de plus en plus de choses sur cet période. La recherche n'est pas inerte; ce sont bel et bien les informations qui ont du mal à passer et à not parvenir. Gageons que ce trait d'union que constitue ce bulletin rétablira parfois modestement ce contact.

Au sommaire du bulletin printanier

Ronan RICHARD regroupera quelques analyses sur la place de la première guerre dans les programmes scolaires, qui provoque une affliction pas toujours justifiée. La présentation du sommaire de la n vue Historiens Géographes consacrée à l'enseignement de la première guerre dans différents pays, pro vue pour le bulletin présent, est reportée au numéro 16.

Marcelle LE MAT évoquera une chanson patriotique et **Frédéric MAGNAN** reprendra ses analyses d'affiches commencées au sein de la revue n° 1.

René RICHARD proposera une étude sur l'hôpital complémentaire de Broons (22).

« La victoire oubliée » : **Jacques STEPHAN** retracera, à partir de la traduction d'un article de l'historien américain Michel HANLON, la bataille de Blanc-Mont, menée par les troupes américaines au nord de Sommepy au début du mois d'octobre 1918.

BRETAGNE 14-18
Association de recherches et d'études historiques sur la vie des Bretons dans la Grande Guerre
Bulletin de liaison et d'information
ISSN : 1240 - 5396

Directeur de la publication : René RICHARD
Comité de rédaction : Daniel AMOURET, Jean-Pierre COTTE, Marcel FLOC'H, Roger HUGUEN, Yvon KERURIEN, Gabriel LE MER, Frédéric LE PERSONNIC, Thierry LE ROY, Marie LLOSA, Michel PIETO, René RICHARD, Ronan RICHARD.
Secrétaire de rédaction : Ronan RICHARD.
Contacts association : Bretagne 14-18, Bel Horizon, 22 330 - Plessala.
Bretagne 14-18, 6-allée des Bruyères, 22 300 - Lannion.
Contacts bulletin et revue : Ronan RICHARD, le Paradis, 22 600 - Saint-Barnabé.

bretagne.14-18@wanadoo.fr